

Proust impolitique

STÉPHANE CHAUDIER
Université Lille 3

Pour Luc Fraisse

Si le Proust de *Jean Santeuil* manifeste sa sympathie pour Jaurès, le romancier de la *Recherche* ne se passionne guère pour la dénonciation des inégalités. L'affaire Dreyfus semble, dans la *Recherche*, tout entière soluble dans le régime des opinions ; le grand récit militant se diffracte en une poussière de points de vue généralement dérisoires. Est-ce le signe que Proust finit par pencher ou penser à droite ? Cette pensée de droite peut-elle être mise en relation avec des formes littéraires ? L'enquête s'attachera à saisir la coloration politique de la figure de romancier inscrite dans l'œuvre, telle que peut la dégager une herméneutique soucieuse des questions d'idéologie.

Politique, droite, gauche, Proust, opinion

Je voudrais tenter de répondre à deux questions dont je souhaiterais montrer qu'elles sont liées. Pour répondre à ces questions, je mobiliserai les seuls arguments de la méthode herméneutique, fondée sur la sélection de passages significatifs tirés de la *Recherche*, fragments célèbres ou non, archi commentés ou peu cités, mais suffisants selon moi à résoudre le problème. En quoi ces passages sont-ils significatifs ? Ils le sont parce qu'ils condensent, sous formes de traits lexicaux, de figures de style, de cristallisations syntaxiques, de nœuds énonciatifs, l'énoncé du problème qui nous occupe et qui se pose en ces termes : 1° Proust penche-t-il à droite ? 2° Quelle est la nature de la relation que l'œuvre de Proust entretient à la politique ? Deux précisions s'imposent : le nom *Proust* désigne dans cet article l'auteur impliqué dans son œuvre, c'est-à-dire la voix la plus autorisée, la plus fiable, qui émane du texte et qui s'y renferme ; je ne vois aucune raison valable de renoncer à la fameuse distinction énoncée dans *Contre Sainte-Beuve*, distinction qui fonde l'autonomie du sujet parlant en régime littéraire :

[...] cette méthode méconnaît ce qu'une fréquentation un peu profonde avec nous-même nous apprend : qu'un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. (*EA*, 221-222)

Revenons sur cette distinction fondatrice et parfois mal comprise¹. Proust y défend ce qu'on pourrait appeler l'indépendance du discours littéraire, ce qui ne signifie pas sa clôture radicale. On peut raisonnablement penser que le moi biographique précède et informe le moi profond ; celui-ci n'est certes pas délié du premier, mais au contraire nourri de tous les apports relevant du contexte humain, social, historique où le moi biographique est plongé ; mais ce moi profond, et c'est là le point décisif, est dit *profond* parce qu'étant une construction de l'esprit et de l'œuvre qui la manifeste, il n'est accessible que par les voies esthétiques de l'écriture et de la lecture² ; faire exister ce moi dans l'esprit des lecteurs est bel et bien la finalité, tout autant que la source ou la condition, de l'œuvre d'art. Je ne m'intéresserai donc nullement aux actes et aux opinions de Marcel Proust (1871-1922) à propos duquel je n'ai rien à dire ; mais j'interrogerai les positionnements politiques construits par un roman pour qu'il puisse fonctionner en tant que roman. La grande question qui guide cette étude est donc la suivante : de quelle pensée politique, de quelle attitude fondamentale envers la politique, le roman de Proust a-t-il besoin pour être lu comme un roman ? *La Recherche* est-elle un roman politique ? Mon propre style épistémologique me conduit à répondre clairement à ces questions pour ensuite exposer les preuves nécessairement tortueuses qui valident selon moi les réponses.

Proust penche-t-il à droite ? Oui. Y a-t-il une pensée politique dans la *Recherche* ? Non. Voilà qui semble contradictoire – car pencher à droite serait une inclinaison qui ne relèverait pas fondamentalement de la politique. Il faut ajouter deux précisions supplémentaires. Pencher à droite n'est évidemment ni un titre de gloire ni une marque d'infamie ; c'est un choix discutable, nullement indifférent, mais qu'il serait absurde d'évaluer en termes axiologiques binaires de *c'est bien* ou *c'est mal*. La seconde précision concerne comme il se doit la deuxième question. Dire qu'il n'y a pas de pensée politique dans la *Recherche* ne signifie pas que le roman ne représente pas des opinions ou des actes politiques ; mais si le romancier s'intéresse à la politique, c'est toujours en spectateur dégagé, en moraliste, en témoin, et nullement en acteur. La politique est selon Proust une tentation dont l'artiste doit se garder, sous peine de manquer son œuvre. Un style de vie politique, qui considérerait l'activité ou l'engagement politiques comme un devoir devant être articulé avec la création d'une œuvre, comme une forme de vie valide susceptible de donner cohérence et signification à l'existence, comme une exigence supérieure ou égale à la vie d'artiste voire comme une alternative à l'écriture, tout cela n'existe pas dans la *Recherche* et

¹ On a souvent fait de Proust le héraut avant l'heure des doctrines de la mort de l'auteur. Voir à ce sujet MAINGUENEAU 2006. Pour une défense de la position proustienne au nom de la multiplicité des moi, voir LAHIRE 1988, 62-66.

² Dire que le « moi profond » résulte d'un travail, d'une construction, ne signifie nullement qu'il soit marqué du sceau infamant de l'inauthenticité ou de l'arbitraire.

ne doit pas exister, pour que le message spécifique à ce roman puisse être entendu³. Ce message est d'ailleurs bien connu : Proust promeut la privatisation des enjeux de l'existence ; selon lui, le sujet sensible, intelligent et créatif doit se mettre à l'écoute de sa vie intérieure, ce bien suprême qui réclame une expression digne de lui, de sa complexité, de sa subtilité ; ce souverain bien est spirituel ; il ne tombe certes pas du ciel ; il est le fruit d'une culture, d'un milieu, mais il est aussi et surtout la manifestation d'une originalité ou d'une singularité irréductibles, inépuisables, toujours à redécouvrir, et qui constitue pour cette raison même, la valeur des valeurs, selon Proust. Le meilleur du « moi profond » est là, dans cette intériorité sensible s'extériorisant en œuvre d'art, devenant vision du monde et style ; un style de vie politique ne peut être qu'une diversion voire une erreur par rapport à la tâche première de l'écrivain, et sans doute, pour Proust de l'homme même⁴.

Ce que j'appelle Proust impolitique, c'est donc en somme la stratégie éthico-discursive qui consiste à ne s'intéresser à la politique que pour la disqualifier, l'évider de son nerf existentiel : l'engagement libre et réfléchi d'un sujet dans la pensée et l'action politiques, qu'elles soient transformatrices ou conservatrices. Cet héroïsme ou ce courage d'un style de vie politique sont totalement absents des préoccupations du roman – alors qu'on peut voir dans la vie exemplaire de la grand-mère une sorte de variante profane d'un style de vie évangélique, fondé sur l'abnégation et l'altruisme. Ce Proust impolitique est plutôt de droite, la droite modérée correspondant pour lui au moindre mal, à ce qui préserve le mieux l'autonomie du sujet sensible devenant un sujet créateur. Une fois l'hypothèse posée, vient le temps de la démonstration, à partir des textes.

Proust penche-t-il à droite ? Oui.

Avant de savoir ce que signifient être de droite ou de gauche, à l'époque de Proust, ou à la nôtre, ou encore de tout temps, voyons s'il est besoin d'une définition, quelle qu'elle soit, pour répondre à cette question pratique : les énoncés roma-

³ Sur le sens et le contenu à donner à l'expression style de vie politique, voir les quelques pages éblouissantes de FOUCAULT ([1984] 2009, 169-172) : en s'intéressant à l'individu qui décide de se consacrer sa vie à la Révolution, Foucault envisage successivement la socialité secrète du clandestin, la visibilité militante du membre d'une organisation licite, et enfin le témoin dont la vie marque de façon éclatante sa rupture avec les conventions et les valeurs de la société.

⁴ On se souvient de ces aphorismes assez énigmatiques quoique constamment cités : « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature. Cette vie qui, en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas, parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir. » (Proust 1989, *RTP IV*, 474). C'est cette volonté d'éclaircissement de l'artiste qui commande la possibilité même de voir cette « vraie vie », laquelle coïncide sans doute avec la vie intérieure.

nesques ci-dessous ne donnent-ils pas, oui ou non, avec suffisamment d'évidence, le sentiment qu'ils émanent d'un écrivain de droite ou de gauche ?

Mais, grâce à l'enfarinement du Bloc national, on avait aussi repêché les vieilles canailles de la politique, qui sont toujours réélues. [...] Elles n'eussent pas été favorables à Saint-Loup, mais l'étaient à un autre habitué de Jupien, ce député de l'Action Libérale qui fut réélu sans concurrent. Il ne quittait pas l'uniforme d'officier de territoriale bien que la guerre fût finie depuis longtemps. Son élection fut saluée avec joie par tous les journaux qui avaient fait l'« union » sur son nom, par les dames nobles et riches, qui ne portaient plus que des guenilles par un sentiment de convenances et la peur des impôts, tandis que les hommes de la Bourse achetaient sans arrêter des diamants, non pour leurs femmes mais parce que, ayant perdu toute confiance dans le crédit d'aucun peuple, ils se réfugiaient vers cette richesse palpable, et faisaient ainsi monter la de Beers de mille francs. Tant de niaiserie agaçait un peu, mais on en voulut moins au Bloc national quand on vit tout d'un coup les victimes du bolchevisme, des grandes-duchesses en haillons, dont on avait assassiné les maris dans des brouettes, et les fils en jetant des pierres dessus après les avoir laissés sans manger, fait travailler au milieu des huées, et enfin jetés dans des puits où on les lapidait parce qu'on croyait qu'ils avaient la peste et pouvaient la communiquer. Ceux qui étaient arrivés à s'enfuir reparurent tout à coup... (RTP IV, 432-433)

Ce texte fait référence à des événements politiques de l'immédiat après-guerre. Non seulement le passage se trouve à la fin du roman mais il émane d'un Proust parvenu au sommet de son art. Ce fragment a donc une forte autorité. Le texte est d'autant plus lesté de sincérité qu'il fait suite à un éloge de Saint-Loup, l'ami homosexuel du narrateur, mort au front avec les honneurs. Le ton est partagé entre mélancolie et dérision : le souvenir de l'héroïsme authentique de Saint-Loup, homme du passé, auréolé par sa mort, accuse par contraste la médiocrité ou la veulerie du présent. La satire politique fait pleuvoir les traits ironiques sur la droite française et son verbalisme patriotique, lequel, comme chacun sait, n'empêche nullement l'opportunisme. La collocation *vieilles canailles*, de genre grammatical féminin, mais référant uniquement à des hommes, est repris par un pronom féminin, *elles*, qui prend une valeur dénigrante : à la virilité effective de Saint-Loup s'oppose une lâcheté fustigée comme féminine ou efféminée. La satire de l'affectation nationaliste fait place à celle de la cupidité, l'autre nerf de la guerre : puisqu'il est légitime de s'enrichir, il est légitime de s'enrichir toujours plus ; c'est pourquoi, en 1919 comme aujourd'hui, la spéculation boursière se met au service des plus riches, qui ont toujours peur de devenir pauvres.

Tout cela pourrait sembler être l'apanage d'une pensée de gauche, ou progressiste ; mais on peut critiquer la droite tout en restant de droite, comme le montre le tourniquet rhétorique du texte, qui se réalise sous la forme d'une concession :

« Tant de niaiserie agaçait un peu, mais on en voulut moins au Bloc national quand on vit tout d'un coup les victimes du bolchevisme ». Le discours est fondé sur l'argument du moindre mal. D'un côté, il y a exaspération : *un peu* est une litote ironique qui signifie *beaucoup* ; *agaçait* relève lui aussi de l'*understatement*. Mais face aux agissements de la droite française, la réaction du narrateur est circonscrite à la réprobation éthico-esthétique : l'injustice ou l'absurdité de la situation (tant de morts dans les tranchées pour aboutir à l'éternel recommencement des combinaisons politiciennes) ne révolte pas le narrateur qui s'en accommode et la relativise par une réaction affective marquant le bon ton : le mot *niaiserie* ne sert en effet pas à qualifier un phénomène politique mais un déficit d'intelligence et d'élégance. La subordonnée temporelle (*quand on vit*) montre comment un événement crée des réflexes politiques. Le narrateur choisit son camp : si veule et ridicule soit-elle, la droite française est encore préférable à la révolution, qui engendre des crimes. C'est là un argument typiquement de droite : la révolution aurait le monopole de la violence, et d'une violence toujours présentée comme une manifestation de cruauté insensée, de folie, de barbarie.

Je ne dis pas qu'il faille être communiste pour être de gauche ; mais je prétends que le raisonnement de Proust est caractéristique d'une pensée de droite. Il suffit pour s'en convaincre de lire la note des éditeurs de la Pléiade : « Nous n'avons pas retrouvé la source précise où Proust a puisé ces détails sur les victimes du bolchévisme » (*RTP*, IV, 1251, note 2). L'expression de Proust (*les victimes du bolchévisme*) est reprise telle quelle, sans guillemets, comme si elle constituait une description objective de la situation : « Il pouvait être renseigné sur la férocité bestiale des révolutionnaires russes par la presse. » (*Ibidem*). Suit la référence à des articles empruntés au *Journal des débats*, à *La Revue des deux mondes*, à *La Revue de Paris*. Pour parler de la révolution russe sous l'angle de « la férocité bestiale », il faut n'avoir aucune intelligence du phénomène révolutionnaire, et aucune sympathie pour lui ; cet hermétisme est bien une position de droite. Ce texte tardif illustre ainsi le fait que Proust penche à droite, ou du moins, qu'il ancre son roman dans un terreau de valeurs et d'opinions de droite. Mais cette droitisation du discours n'est pas sans intérêt romanesque : car elle s'inscrit dans le vaste mouvement de la pensée proustienne, laquelle fait état d'une sorte de dépolitisation de la vie :

Ils considéraient Dreyfus et ses partisans comme des traîtres, bien que vingt-cinq ans plus tard, les idées ayant eu le temps de se classer et le dreyfusisme de prendre dans l'histoire une certaine élégance, les fils, bolchevisants et valseurs, de ces mêmes jeunes nobles dussent déclarer aux « intellectuels » qui les interrogeaient que sûrement, s'ils avaient vécu en ce temps-là, ils eussent été pour Dreyfus, sans trop savoir beaucoup plus ce qu'avait été l'Affaire que la comtesse Edmond de Pourtalès ou la

marquise de Galliffet, autres splendeurs déjà éteintes au jour de leur naissance. (RTP II, 694-695)

Les idées ou les postures politiques ne tiennent pas face au temps, dont le romancier-narrateur se fait ici le porte-parole. On sait que l'affaire Dreyfus commence fin octobre 1894, par une violente campagne de *La Libre Parole* contre les juifs, accusés d'être des traîtres et des espions⁵. « Vingt-cinq ans plus tard » : nous serions donc en 1919. Ce surplomb du narrateur omniscient par rapport au temps de l'histoire invite à considérer l'aspect multidimensionnel de l'ironie proustienne. Au premier niveau, le texte souligne la frivolité des milieux mondains. Mais cette frivolité est moins un objet de réprobation ou de scandale que d'amusement, parce qu'elle témoigne d'un point de vue, d'une « mentalité » ou d'un habitus de classe qui fait comprendre tout un climat intellectuel et social. C'est à la description perspectiviste que l'on peut rattacher le mélange savoureux de l'esthétisme mondain (inscrit dans le texte à la faveur du paradigme suivant : *élégance, valseur, la comtesse Edmond de Pourtalès ou la marquise de Galliffet*) et de la politique : *le dreyfusisme, Dreyfus, l'Affaire*. La contiguïté des deux isotopies crée un effet de surprise. D'un côté l'insignifiance légère ; de l'autre le sérieux ; la première contamine la seconde. La coordination *bolchevisants et valseurs* est ironique car c'est le second adjectif, *valseurs*, qui indique l'inconsistance de cet engagement politique, en expliquant *a posteriori* le suffixe modalisateur *-isant*. Cette satire de la désinvolture mondaine ou humaine n'est ni de droite ni de gauche ; elle relève de la sphère de l'éthique littéraire, ce mixte d'analyse des caractères et des mœurs. Au deuxième niveau, on décèle ce que je nomme *une thèse impolitique*, qui porte sur la politique sans être elle-même de nature politique. Cette thèse consiste à souligner qu'au regard de l'histoire ou du temps qui passe, la politique compte beaucoup moins que ce que la passion politique tend à nous faire croire. L'Affaire Dreyfus est de ce point de vue exemplaire ; car cet événement qui a marqué l'histoire fut à la fois un débat d'idée et un rapport de force, une confrontation : le verbe *eussent été pour* qui renvoie à la décision politique, la première forme de l'engagement, est précédé par les mots *considéraient comme, idées, dreyfusisme, « intellectuels », interrogeaient*, qui relèvent eux du champ lexico-référentiel de l'opinion, de la vie de l'esprit. Ce triple sérieux de la réflexion, de l'action et de la sphère publique, cette alliance qui détermine ce que j'ai appelé un style de vie politique, un mode de subjectivation politique, est déprécié, non pour des raisons subjectives (qui tiendraient à des raisons d'appétence ou de goût pour la politique) mais pour des raisons objectives, liées à la dynamique interne de l'histoire : celle-ci est vue comme une machine à éviter

⁵ Voir BREDIN 1983, Voir aussi ROSEN 1995, 64-80 et MURAKAMI 2011.

les contenus et les modalités de la vie politique. Cette thèse n'est pas apolitique, puisqu'elle porte sur la politique ; elle est impolitique : elle tend à justifier l'indifférence à la politique par l'observation méditative et désabusée de ce qu'il advient à la politique. La politique est pensée comme le champ de la déperdition des enthousiasmes, de l'épuisement des engagements. Autant que dire si l'art résiste au temps, s'il vaut le coup de s'y engager, la politique, elle, déçoit par le peu de prise qu'elle a et qu'elle offre contre l'oubli, la palinodie, contre l'œuvre mortifère du temps. Une thèse impolitique est, par nature, plus compatible avec un imaginaire de droite que de gauche, parce que le renoncement à agir sur la société est une idée qui heurte le progressisme optimiste et militant de la gauche alors qu'elle satisfait le réalisme pessimiste de la droite⁶ : car ceux qui ne veulent pas, ne daignent pas s'occuper de politique sont les alliés (objectifs et inconscients) de ceux qui estiment qu'ils détiennent le droit de s'occuper des affaires publiques, soit parce qu'ils sont les plus riches, soit parce qu'ils sont les plus compétents. Cette idée de la politique comme domaine réservé à une élite (et non comme champ démocratique où chacun doit décider de ce qui convient pour tous) est une idée de droite⁷.

Il reste maintenant à examiner si le texte proustien, polyphonique par nature, ne pourrait pas pencher à gauche, alternant, si je puis, dire les prédilections politiques : un coup de barre à droite, puis juste retour des choses, et un coup de barre à gauche. Cette incohérence marquerait le refus somme toute sympathique et sans doute intellectuellement fécond du dogmatisme, de l'esprit de système ; il serait la sagesse propre du roman : à chaque fois qu'une idéologie politique croirait l'avoir emporté et établi son droit à s'annexer le texte, Proust s'empresserait de donner l'avantage à l'idéologie adverse, afin de « coller » aux intermittences politiques des sociétés humaines, qui, elles aussi, ne cessent de fluctuer de gauche à droite, de droite à gauche. Mais cette lecture, tentante, ne me semble pourtant pas justifiable.

Proust est-il à gauche ? Non.

Ce qui peut rapprocher le roman de Proust d'une pensée ou d'une sensibilité de gauche, c'est la dérision des positions d'autorité droitières : Norpois et Brichot sont à droite ; ils signifient l'alliance de la littérature et d'un credo ouvertement conservateur, nationaliste ; ils n'en sont pas moins les têtes de turc de favorites d'un texte qui ne manque jamais une occasion de souligner l'emphase vide de leurs

⁶ À quel rang se trouve la politique dans la hiérarchie des occupations humaines ? Pour la pensée de droite, ce rang est modeste : la politique est une activité à la fois peu efficace et peu honorable.

⁷ Deux penseurs marqués à gauche et dont l'œuvre relève de la philosophie politique le disent – et ils ont à mon avis raison. Voir RANCIÈRE 2005 et BALIBAR 2018.

raisonnements. Proust est allergique à ce qu'il nomme la « niaiserie », c'est-à-dire l'idéologie satisfaite d'être elle-même ; mais le fait qu'elle soit particulièrement bien représentée à droite ne suffit pas à faire de Proust un homme de gauche, car cela reviendrait à identifier la gauche à la lucidité morale et à l'élégance intellectuelle. Le cas remarquable du docteur du Boulbon permet d'expliquer pourquoi le roman proustien discrédite tous les discours d'autorité en dehors du magistère esthétique qu'il réserve au narrateur. Du Boulbon est le détenteur et le promoteur dans la *Recherche* de ce qu'on pourrait nommer la thèse « santeuilliste », celle qui place l'émotivité au tout premier rang des valeurs morales ou spirituelles :

« Ne soyez pas blessée de la comparaison, Madame, car cet homme qui n'osait pas tourner le cou de peur de s'enrhumer est le plus grand poète de notre temps. Ce pauvre maniaque est la plus haute intelligence que je connaisse. Supportez d'être appelée une nerveuse. Vous appartenez à cette famille magnifique et lamentable qui est le sel de la terre. Tout ce que nous connaissons de grand nous vient des nerveux. Ce sont eux et non pas d'autres qui ont fondé les religions et composé les chefs-d'œuvre. Jamais le monde ne saura tout ce qu'il leur doit et surtout ce qu'eux ont souffert pour le lui donner. » (*RTP II*, 601)

L'éminent médecin semble tenir des propos typiquement proustiens, en ce qu'ils légitiment la maladie nerveuse, c'est-à-dire le refus de se plier aux contraintes de la vie sociale ; le nervosisme est assimilé à une forme élective du génie. Dans cette perspective, la valeur esthétique, l'aptitude à créer, excusent et justifient les idiosyncrasies ridicules de l'artiste nerveux parce que lui seul sait et peut donner à la société, voire à l'humanité, des émotions qui sont aussi des règles de vie. Habituellement, les droits que le collectif s'arrogent sur l'individu se monnaient sous la forme de la convenance, de la décence, du conformisme : pour Proust, l'artiste est exempté de cette morale commune, au nom des services qu'il rend à la collectivité. Cette thèse affleure constamment dans *Jean Santeuil* ; contre toutes celles et ceux qui veulent le discipliner, ce roman de jeunesse donne raison au héros éponyme et nerveux ; mais cette thèse est aussi et encore affirmée dans la *Recherche*, à propos de Bergotte :

De même qu'en pathologie certains états d'apparence semblable sont dus, les uns à un excès, d'autres à une insuffisance de tension, de sécrétion, etc., de même il peut y avoir vice par hypersensibilité comme il y a vice par manque de sensibilité. Peut-être n'est-ce que dans des vies réellement vicieuses que le problème moral peut se poser avec toute sa force d'anxiété. Et à ce problème l'artiste donne une solution non pas dans le plan de sa vie individuelle, mais de ce qui est pour lui sa vraie vie, une solution générale, littéraire. Comme les grands docteurs de l'Église commencèrent souvent tout en étant bons par connaître les péchés de tous les hommes, et en ti-

rèrent leur sainteté personnelle, souvent les grands artistes tout en étant mauvais se servent de leurs vices pour arriver à concevoir la règle morale de tous. (RTP I, 548)

Institué comme le porte-parole du romancier, le narrateur se livre à un plaidoyer en faveur de Proust et de la manière dont il conçoit son art. Reprenons son raisonnement : certes, « l'hypersensibilité » entraîne des « vices » ; mais comme « les grands docteurs de l'Église », l'artiste transforme, par l'alliance du génie et de l'anxiété, le problème moral en « solution générale, littéraire ». L'opposition *vie individuelle / vraie vie* reprend la thèse du *Contre Sainte-Beuve* ; elle anticipe sur la grande dissertation finale du *Temps retrouvé* ; voilà qui prouve le sérieux de ces propos. On mesure mieux maintenant l'abîme qui sépare le discours prêté au narrateur, qui communique au narrataire les vérités essentielles, le socle du roman, et les paroles du docteur du Boulbon, dont l'éloquence, minorée d'être inscrite dans le cadre trivial d'une conversation, est colorée par l'ironie : la persuasion emprunte à l'hyperbole (superlatif relatif, haut degré lexicalisé de l'adjectif *magnifique*) et à la surassertion : *tout ce que, ce sont eux et non pas d'autres, jamais* antéposé, surenchère du *et surtout*. Du Boulbon est peut-être sincère ; mais il s'écoute parler et il parle bien, ce qui suffit à le discréditer.

Retenons l'acquis. Proust multiplie les discours anti autoritaires dans la *Recherche* parce qu'il réserve à son porte-parole attitré, le narrateur, le monopole de l'autorité, de l'aptitude à dire le vrai. La thèse qui défend les droits du sujet inspiré contre les empiètements de la société est moins une thèse de gauche qu'une thèse individualiste et libérale. Pour rattacher le roman de Proust à la gauche, il faut faire valoir non l'insolence ou la verve anti autoritaire mais son refus d'être dupe de la mauvaise foi des dominants, et en particulier des aristocrates. Le propre des élites politiques est en effet de se penser comme moralement ou ontologiquement justifiées à gouverner et à confisquer la plus grande part des richesses ; ces élites imaginent et aiment se représenter leurs privilèges comme fondés sur la nature des choses, et récompensant une valeur ou une supériorité intrinsèques⁸. Or, malgré tout son snobisme, malgré l'esthétisation récurrente des corps et des éthiques aristocratiques, la *Recherche* refuse de leurrer son lecteur sur ce point décisif. Le charme qu'exerce l'aristocratie, sa poésie bien réelle, ne peuvent ni légitimer ni dissimuler le fondement ploutocratique de cette caste, aussi fascinante par son habitus qu'elle est décevante par sa médiocrité morale :

Entendant son nom je lui dis que j'avais passé devant son château, non loin de Balbec. « Oh ! comme j'aurais été heureuse de vous le montrer », dit-elle presque à

⁸ Voir à ce sujet PIKETTY 2019. L'économiste analyse des romans de Jane Austen ou Balzac pour montrer combien le discours littéraire peut se rendre poreux à l'argumentaire de l'inégalité. Gageons que ces remarques pourraient être transposées avec fruit à l'œuvre de Proust.

voix basse comme pour se montrer plus modeste, mais d'un ton senti, tout pénétré du regret de l'occasion manquée d'un plaisir tout spécial, et elle ajouta avec un regard insinuant : « J'espère que tout n'est pas perdu. Et je dois dire que ce qui vous aurait intéressé davantage c'eût été le château de ma tante Brancas ; il a été construit par Mansart ; c'est la perle de la province. » Ce n'était pas seulement elle qui eût été contente de montrer son château, mais sa tante Brancas n'eût pas été moins ravie de me faire les honneurs du sien, à ce que m'assura cette dame qui pensait évidemment que, surtout dans un temps où la terre tend à passer aux mains de financiers qui ne savent pas vivre, il importe que les grands maintiennent les hautes traditions de l'hospitalité seigneuriale, par des paroles qui n'engagent à rien. (RTP II, 721)⁹

Comme le montre le texte, l'aristocratie présente trois traits qui la font paraître aimable : une courtoisie empressée, qui implique aussi bien le langage que la gestuelle ; un ancrage, par le biais du château, dans la province, dans l'histoire et la géographie françaises ; et enfin, un vernis culturel, qui lui permet en l'occurrence de faire briller sous les yeux du bourgeois lettré le nom de Mansart. Mais cette fastueuse apparence ne prouve rien : sans la nier, le texte la dissipe en montrant les soubassements matériels ou matérialistes, balzacien si l'on peut dire ; sous le mot *financiers*, on lit le mot *juif*. Proust le sait et le dit : à chaque génération s'engage et se rejoue la vieille lutte entre la droite monarchiste et terrienne, qui croit et veut faire croire qu'elle n'a rien à voir avec l'argent, et ces éternels nouveaux-venus que sont les juifs et les bourgeois, tous riches, tous parvenus ; à chaque génération, la haine recuite entre ces deux branches de l'élite s'achève par un mariage qui renoue l'alliance : M^{lle} Legrandin épouse un Cambremer, Gilberte Swann met la main sur Saint-Loup ; et M^{me} Verdurin s'empare du prince de Guermantes¹⁰ ; c'est l'alliance non du sabre et du goupillon, mais du titre et du pactole.

Est-ce être de gauche que de ne pas être stupide ? Par stupide, j'entends le fait d'être naïvement idéaliste et de refuser de faire sa part au réalisme dégrisant de l'argent. Swann, au temps des Verdurin, dîne avec le président de la République et fréquente les salons légitimistes ; il mange à tous les râteliers, ou, si l'on préfère, il est au centre de l'échiquier politique. Puis, par son dreyfusisme, il se déporte à gauche, ce que son vieil Basin, ultra réactionnaire, déplore. Mais être un très grand bourgeois susceptible de pencher à gauche n'empêche pas d'être un ploutocrate honteux, c'est-à-dire un homme qui prétend ne pas aimer l'argent, ne pas tenir à l'argent, quand en réalité, c'est l'argent qui le tient et informe, comme on le dit aujourd'hui, toutes ses facultés perceptuelles et sensibles :

⁹ L'hyperbate finale détruit rétroactivement, en lui donnant une coloration ironique, l'éloge de ces « hautes traditions de l'hospitalité seigneuriale » : le chiasme (adjectif-nom + nom-adjectif) se veut le miroir flatteur de cette élégance morale et sociale que la noblesse tient à penser comme son apanage.

¹⁰ Voir à ce sujet DESCOMBES 1987.

Puis l'habitude qu'il avait eue longtemps du monde, du luxe, lui en avait donné, en même temps que le dédain, le besoin, de sorte qu'à partir du moment où les réduits les plus modestes lui étaient apparus exactement sur le même pied que les plus princières demeures, ses sens étaient tellement accoutumés aux secondes qu'il eût éprouvé quelque malaise à se trouver dans les premiers. Il avait la même considération – à un degré d'identité qu'ils n'auraient pu croire – pour des petits bourgeois qui faisaient danser au cinquième étage d'un escalier D, palier à gauche, que pour la princesse de Parme qui donnait les plus belles fêtes de Paris ; mais il n'avait pas la sensation d'être au bal en se tenant avec les pères dans la chambre à coucher de la maîtresse de la maison, et la vue des lavabos recouverts de serviettes, des lits transformés en vestiaires, sur le couvre-pied desquels s'entassaient les pardessus et les chapeaux lui donnait la même sensation d'étouffement que peut causer aujourd'hui à des gens habitués à vingt ans d'électricité l'odeur d'une lampe qui charbonne ou d'une veilleuse qui file. (RTP I, 265)

Magistralement, Proust reconstitue les schémas mentaux de l'homme riche et élégant, schémas imperçus de lui-même. Il associe par l'analyse deux réalités psychologiques que le commun des mortels ne pense pas à relier : c'est ainsi qu'on découvre que le « besoin » de l'argent n'est nullement incompatible avec le « dédain » de l'argent ; autrement dit, une simple posture ne signifie rien ; Swann peut professer avec sincérité l'égalité (voir à ce sujet l'expression *la même considération*) alors même que son corps, dressé par « l'habitude », perçoit des différences sociales et leur donne une valeur et même un statut ontologiques que la pensée leur refuse : « la sensation d'être au bal » n'est en effet validée, authentifiée que si elle s'entoure du grand luxe que l'argent seul peut offrir. Swann, comme tous les riches, est divisé entre ce que réclame son corps (les plaisirs coûteux et sélectifs de la richesse) et ce que réclame son esprit : une fière indépendance, une liberté de penser et d'évaluer, qui sont, bien sûr, parfaitement illusoire. Sur ce point, *nihil novi sub sole*. Les Grecs l'ont dit, et répété : il est impossible d'être riche et d'être libre, impossible d'être riche et d'avoir une grande âme. Et l'Évangile, avec une belle constance, enseigne le mépris et la haine du riche, qui ne peut être un vrai disciple du Christ.

Tante Brancas et Swann, bonnet blanc et blanc bonnet : l'aristocratie des titres et l'aristocratie des manières, confondues sous le vocable de l'élégance, ne sont que des codes dépendant de la factualité matérielle de l'argent, laquelle est sans rapport avec quelque mérite que ce soit. Cela suffit-il pour faire du roman de Proust un roman de gauche ? Je ne crois pas. Le savoir sur l'argent et le mépris qui en découle relèvent non d'une pensée politique mais d'une tradition humaniste, très portée chez les écrivains : La Fontaine et La Bruyère, Balzac et Flaubert, et Proust à leur suite, sont porteurs d'une pensée anti ploutocratique, roborative et nécessaire face à l'arrogance toujours renaissante des riches. Proust sait que l'impudence de

ces derniers est sans limites et sans remèdes : « Mme Verdurin, souffrant pour ses migraines de ne plus avoir de croissant à tremper dans son café au lait, avait obtenu de Cottard une ordonnance qui lui permettait de s'en faire faire dans certain restaurant dont nous avons parlé. Cela avait été presque aussi difficile à obtenir des pouvoirs publics que la nomination d'un général. » (*RTP IV*, 352) Voilà comment le privilégié vit la guerre : en se créant une extra-territorialité de mauvaise foi ; l'argument inepte, cynique et efficace du croissant comme remède à la migraine supposée de la Patronne prouve la corruption de Cottard. Mais Chateaubriand ou Flaubert eussent pu écrire la même chose, avec la même impassible ironie. Que cette dimension du discours littéraire réjouisse les gens épris de moralité ou de liberté, qui y voient une confirmation, apportée par l'art, à leur dédain de la richesse, dédain souvent coloré d'aigreur, il est vrai, ne fait pas de la littérature en général et du roman de Proust en particulier des institutions de gauche.

Le monde impolitique de Proust

Terminons notre démonstration par un argument théorique. Le monde romanesque de Proust est impolitique parce que la politique exige et implique une forme de mobilisation subjective des esprits et des corps qui porte atteinte à ce que Proust place plus haut que tout : l'autonomie de la littérature, ou plus exactement, de la relation littéraire. Le rapport entre écrivain et lecteur doit être préservé de toutes les tentatives d'annexion ou de subordination que font peser sur lui les éthiques littéraires de l'engagement :

Je sentais que je n'aurais pas à m'embarrasser des diverses théories littéraires qui m'avaient un moment troublé – notamment celles que la critique avait développées au moment de l'affaire Dreyfus et avait reprises pendant la guerre, et qui tendaient à « faire sortir l'artiste de sa tour d'ivoire », à traiter de sujets non frivoles ni sentimentaux, à peindre de grands mouvements ouvriers, et à défaut de foules, à tout le moins non plus d'insignifiants oisifs – « J'avoue que la peinture de ces inutiles m'indiffère assez », disait Bloch – mais de nobles intellectuels ou des héros. D'ailleurs, même avant de discuter leur contenu logique, ces théories me paraissaient dénoter chez ceux qui les soutenaient une preuve d'infériorité, comme un enfant vraiment bien élevé, qui entend des gens chez qui on l'a envoyé déjeuner dire : « Nous avouons tout, nous sommes francs », sent que cela dénote une qualité morale inférieure à la bonne action pure et simple, qui ne dit rien. L'art véritable n'a que faire de tant de proclamations et s'accomplit dans le silence. D'ailleurs, ceux qui théorisaient ainsi employaient des expressions toutes faites qui ressemblaient singulièrement à celles d'imbéciles qu'ils flétrissaient. Et peut-être est-ce plutôt à la

qualité du langage qu'au genre d'esthétique qu'on peut juger du degré auquel a été porté le travail intellectuel et moral. (RTP IV, 460)

Ce texte théorique repose sur un étonnant paradoxe ; comme Ilaria Vidotto l'a très bien montré dans sa thèse¹¹, c'est la comparaison, imagée, décalée, qui souvent contient le noyau de signification le plus dense de l'argumentation. Aussi, pour départager les partisans et les adversaires de l'engagement littéraire, Proust recourt à l'opposition entre l'enfant qui *sent* et les adultes qui *disent* en quoi consiste la moralité ; la supériorité de celui qui éprouve et se tait et sur celui qui ne sent rien mais s'exprime renvoie à une évaluation ontologique : connaître la chose telle qu'en elle-même relève de l'intuition, d'une aperception sans langage, d'un monde de contacts secrets que seul peut rendre le style, défini comme « la qualité du langage », le langage apte à appréhender des qualités sensibles imperceptibles à la raison, à l'intellectualité. Autrement dit, la politique est du côté des « expressions toutes faites », de la théorie, de la déclaration d'intention. Bloch, toujours à la pointe des modes littéraires, *parle engagement* comme autrefois il *parlait symbolisme*. Tout cela ne prouve rien ; car le « travail intellectuel et moral » ne s'éprouve pas par le discours théorique, étranger à ce dont il veut pourtant rendre compte ; de même, la vraie valeur morale, la douceur, la naïveté, la bonté, la délicatesse ne se proclament pas, ne sont même pas conscientes d'elles-mêmes. Ne vaut donc la peine d'être exprimé *en style* que ce qui relève de la profondeur muette, de l'intériorité secrète, de l'invisibilité, bref de tout cet inexprimable que Proust nomme « la vraie vie », c'est-à-dire une spiritualité puissamment corporée, innervée par les percepts et les affects. Or la politique a au contraire besoin de raisons, de slogans, de professions de foi ; son domaine est celui de la rhétorique et non celui de la littérature. Proust (ou plus exactement : le roman de Proust) n'est donc pas apolitique, ou indifférent en matière de politique, ou neutre ou indécis : il est *impolitique* ; il pense à côté de, en marge de, au-delà de ou en deçà de la politique ; il est attentif à séparer le bon grain du style de l'ivraie rhétorique ; il est soucieux de préserver le territoire littéraire de tous les autres usages du langage, usages selon lui moins exigeants, moins nécessaires, et dont relèvent la pratique ou le style de vie politique.

Conclusion

Proust de droite, de gauche ? Proust politique ou impolitique ? Certains aiment et d'autres détestent ces questions émotionnantes qui font entrer dans le champ austère et pur de l'étude littéraire de gros enjeux sociétaux aux contours mal définis,

¹¹ Voir VIDOTTO 2020.

donc susceptibles d'entraîner de stériles et infinies controverses. J'ai pris un risque : en 2004, je nommais *politique de Proust*¹² le fait que l'artiste, dans la *Recherche*, ne fonde son activité (son magistère ?) sur aucun titre prestigieux, sur aucune autorité. Ce n'est pas, en effet, la culture ou l'intelligence ou la moralité ou l'inspiration divine qui font de l'artiste ce qu'il est, un créateur génial de formes et de pensées nouvelles, le détenteur et le promoteur d'une vision du monde. J'appelais politique cette sorte d'*epokhè* du pouvoir, de suspension volontaire de l'autorité qui fonde et autorise, et qui repose sur des critères sociaux reconnus, objectifs. Influencé par Jacques Rancière¹³, je voyais dans cette posture revendiquée par le texte la manifestation de la liberté ou de l'audace démocratiques. Je n'avais peut-être pas tort. Mais je crois aujourd'hui qu'il est plus juste de nommer *impolitique* cette attitude qui aménage à l'écart du politique un espace qui le conteste et le vivifie, tout en dépendant de lui ; car qui, si ce n'est le politique, garantit à la littérature le droit de penser ce qu'elle veut du politique ? Or Proust ne demande que cela à la politique : qu'elle nous permette, à lui et à nous ses lecteurs, d'oublier la politique. Certains diront que rien n'est plus précieux. D'autres trouveront cela un peu court. D'un côté Beckett. De l'autre Sartre. Qui a raison ? Les deux sans doute.

Bibliographie

- Balibar É. (2018), *Libre parole*, Paris, Galilée.
- Bredin J.-D. (1983), *L'Affaire*, Paris, Julliard.
- Chaudier S. (2004), « Politique de Proust », in R. Coudert & G. Perrier (éds.), *Marcel Proust : surprises de la Recherche, Cahiers Textuel*, 45, 29-44.
- Descombes V. (1987), *Proust, philosophie du roman*, Paris, Éditions de Minuit.
- Foucault M. ([1988] 2009), *Le Courage de la vérité. Le Gouvernement de soi et des autres II – Cours au collège de France, 1984*, éd. F. Gros, Paris, Gallimard-Seuil, « Hautes Études ».
- Lahire B. (1988), *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris Nathan, repris dans la collection de poche « Pluriel ».
- Maingueneau D. (2006), *Contre Saint-Proust ou la fin de la littérature*, Paris, Belin.
- Murakami J. (2011), *L'Affaire Dreyfus dans l'œuvre de Proust*, thèse sous la direction d'Antoine Compagnon, Université Paris IV, soutenue le 29 février 2011.

¹² Voir CHAUDIER 2004, 29-44.

¹³ Voir RANCIÈRE 1990, 2000, 2005.

- Piketty T. (2019), *Capital et Idéologie*, Paris, Éditions du Seuil, « Les Livres du nouveau monde ».
- Proust M. (1971), *Contre Sainte-Beuve, Pastiches et Mélanges, Essais et articles*, édition de Pierre Clarac et Yves Sandre, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Proust M. (1987-1989), *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 4 vol.
- Rancière J. ([1990] 1998), *Aux bords du politique*, réédition augmentée et avec une nouvelle préface, Paris, La Fabrique, reprise dans la collection « Folio », 2003.
- Rancière J. (2000), *Le Partage du sensible*, Paris, La Fabrique.
- Rancière J. (2005), *La Haine de la démocratie*, Paris, La Fabrique éditions.
- Rosen E. (1995), « Littérature, autofiction, histoire : l’Affaire Dreyfus dans *La Recherche du temps perdu* », *Littérature*, 100, 64-80.
- Terray E. (2012), *Penser à droite*, Paris, Galilée.
- Vidotto I. (2020), *Proust et la comparaison vive. Étude stylistique*, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque proustienne ».